

# Comptes-rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **74 (2016)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# COMPTES-RENDUS

---



*Comment la dépression est devenue une épidémie* de Philippe Pignarre  
Éditions La Découverte, 2012, 172 pages, 14.70 francs  
ISSN 978-2-7071-7389-8<sup>1</sup>

ALAIN MAX GUÉNETTE  
IMSI, HEG Arc

## LA FABRIQUE DE LA DÉPRESSION

Échapper à la dépression dans nos sociétés où elle est installée comme un fait social total, il est devenu extrêmement difficile, psychotropes aidant, d'y échapper. L'ouvrage de Philippe Pignarre se pose comme un manuel de survie.

Le mot *dépression* semble avoir fini par occuper tout l'espace des maladies de l'âme, renvoyant d'autres mots tel que *mélancolie*, *déprime*, *spleen*, *neurasthénie* ou même *fatigue*, à leur inutilité et les englobant finalement. Il y a sans doute eu depuis toujours des troubles que l'on range de façon univoque aujourd'hui au rayon de la dépression. La littérature nous fournit moult exemples. Le monde religieux n'est pas épargné avec l'*acédie*, sorte de mélancolie mêlée d'accès de paresse dont étaient frappés les moines. Mais pourquoi cette centralité contemporaine de la dépression et son épanchement? C'est la question qu'affronte Philippe Pignarre, ancien cadre au sein d'un laboratoire pharmaceutique international, infiltré dans un monde dont il s'ingénie à faire voir la logique.

L'auteur part de faits concrets et massifs. Entre 1970 et 1996, rappelle-t-il, le nombre de personnes déprimées a été multiplié en France par sept. Et partout dans le monde, les statistiques laissent apparaître une augmentation considérable des taux de personnes déprimées. Selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), la dépression serait à l'échelle mondiale l'un des grands problèmes de santé publique. Fascinants constats que l'auteur s'efforce donc de comprendre. Il le fait, non pas en apportant une expérience de clinicien puisqu'il n'a pas été confronté à la nécessité de soulager et de guérir, mais en mettant en exergue les dispositifs à l'œuvre dans l'industrie pharmaceutique, ayant vu de près comment était géré le marché en expansion de la dépression.

Philippe Pignarre va d'abord montrer: comment la psychiatrie mondialise la dépression; comment elle transforme certaines formes de mal-être en dépression par un processus d'intériorisation; et d'où elle tire cette force d'intéresser tout un chacun aux psychotropes.

Mondialisation. L'auteur montre comment sous prétexte de *psychiatrie transculturelle*, les psychiatres occidentaux ont défendu l'idée que les différences culturelles ne font que masquer la *dépression* qui serait partout la même dans sa nature profonde. Séparant le sens subjectif et le sens objectif de la dépression, ils exportent partout dans le monde leur manière d'observer, ne s'étonnant pas le moins du monde de trouver des patients déprimés dans des populations qui n'ont même pas de mot pour en parler! C'est ce travail forcené pour imposer leurs manières d'observer, de diagnostiquer et donc de soigner que met d'abord en question

<sup>1</sup> Ces comptes rendus ont été publiés dans le supplément Indices de L'Agefi.



l'auteur jugeant que tout de même les patients devraient avoir un droit d'inventaire. C'est ici la critique de l'ethnocentrisme qui est menée, l'auteur en appelant à une ouverture de l'ethnopsychiatrie qui seule permettrait de comprendre la raison de dispositifs en apparence peu compréhensibles dans des cultures plus ou moins lointaines.

Processus d'intériorisation. Il convient selon l'auteur de comprendre nos propres dispositifs sur la dépression que l'on fabrique et qui nous fabrique en retour. C'est aussi à la supposée prédisposition à être malade qu'on trouverait chez chaque personne déprimée que s'attaque l'auteur, qu'elle soit psychologique ou biologique. L'auteur critique ici notamment la version psychiatrique courante, dans les cas de harcèlement psychologique par exemple, pour dénoncer des dispositifs qui créent de l'intériorité.

D'où la psychiatrie moderne tire-t-elle cette force qui oblige tout un chacun ou peu s'en faut à nous intéresser à ses moyens thérapeutiques? Nous arrivons avec cette question au cœur du sujet. L'industrie pharmaceutique surfe sur la vague de la mise au point au tout début des années cinquante des neuroleptiques utilisés pour soigner les schizophrènes, et de l'invention sur cette base d'*énergisants psychiques* autrement dit d'antidépresseurs à la structure chimique ressemblante. L'auteur va rendre compte par le menu de la mécanique qui va, à travers les études cliniques, conduire à unifier les plaintes de patients et proposer des prescriptions simples effectuées autant par les psychiatres que par les médecins généralistes. Ces deniers vont alors regarder et écouter leurs patients autrement, sans avoir besoin de tenir compte du contenu de leur plainte. Plutôt que d'écouter, mieux vaut essayer un antidépresseur qui viendra conforter le diagnostic. Car c'est le diagnostic lui-même qui change petit à petit pour dérapier et devenir monolithique. Symptomatique est la définition de la dépression comme «ce qui guérit sous antidépresseurs.»

Cet ouvrage met notamment en lumière à travers ses descriptions critiques, le processus de psychologisation et de médicalisation qui marquent nos sociétés où toute explication doit être cherchée à l'intérieur des sujets, la prise en compte de l'extérieur semblant dorénavant superfétatoire. Il montre aussi un autre rapport au médical dès lors où les causes et les contenus sont secondaires, renvoyant les vieux enjeux aux oubliettes. Il montre surtout l'importance de la psychiatrie biologique dans la fabrication de la dépression alors même qu'aucun test biologique n'est en mesure de diagnostiquer cette dernière.

*Un homme comme vous. Essai sur l'humanité de la folie* de Patrick Coupechoux  
Éditions du Seuil, 2014, 480 pages, 35.70 francs  
ISBN 978-2-0210-5378-4

ALAIN MAX GUÉNETTE  
IMSI, HEG Arc

## ÉCONOMIE POLITIQUE DE LA DÉRAISON

La folie constitue le miroir grossissant du fonctionnement social défend Patrick Coupechoux qui critique précisément la façon dont sont traités les fous dans nos sociétés modernes marquées par le tout sécuritaire.

Le monde contemporain est fortement marqué par des accents sécuritaires. Cette tonalité ne cesse en effet de s'affirmer, avec des conséquences sur tous les aspects de la vie sociale et notamment sur la place que l'on accorde à la question de la folie. P. Coupechoux consacre précisément son travail à l'histoire de la psychiatrie. Dans la veine humaniste d'un Érasme de Rotterdam, il effectue d'une certaine façon aussi un éloge de la folie, posant en l'occurrence qu'elle n'est pas seulement une maladie, mais d'abord une existence. Elle renvoie, selon lui, à un sujet et ne saurait être réduite à un dysfonctionnement du cerveau comme on le fait aujourd'hui trop souvent. Ce qu'il y a de gênant à la considérer uniquement comme une maladie, défend l'auteur, c'est de ne plus voir la façon dont elle interroge le monde. «Le fait psychiatrique n'est jamais que la représentation hyperbolique, caricaturale ou dramatique, de ce qui se passe dans l'ensemble d'une société», écrit-il en citant un psychiatre. Avant de mettre en exergue la critique de Patrick Coupechoux de la situation contemporaine, considérons l'économie de son propos.

L'ouvrage est divisé en cinq parties. La première, intitulée «Comme un bruit blanc», est consacrée à la psychose avec la perte d'identité qui la constitue et les délires que l'accompagnent. L'auteur se base sur la pratique du grand psychiatre italien Gaetano Benedetti dont l'idée fondamentale est que les psychoses «font partie, même si c'est sur un mode tragique, de l'individualité de l'homme et nous aide à comprendre celui-ci, à l'inverse le patient contribue, s'il y a partage, à notre propre individuation.» Rappelons en passant qu'un quart d'entre nous connaîtrait dans sa vie des troubles d'ordre mentaux. C'est à un voyage au bout de ces troubles que nous conduit l'auteur. Comme pour nous humaniser, car il faut dire qu'aujourd'hui, on n'utilise plus vraiment aujourd'hui le terme de folie, lui préférant d'autres vocables comme celui de schizophrénie notamment. Ce glissement sémantique, voire cet effacement, ne dit rien qui vaille à l'auteur pour qui, rappelons-le, la folie est d'abord et avant tout une existence, un sujet.

La deuxième partie de l'ouvrage est intitulée «Ségrégation». Elle met en exergue deux principaux opérateurs comme on dirait aujourd'hui, qui le constitue: l'asile et l'aliénation. Coupechoux revient précisément ici à l'enfermement asilaire il y a plus de trois siècles, phénomène auquel le philosophe Michel Foucault avait consacré ses analyses en parlant du «grand enfermement» et en expliquant que celui-ci a été du à la différence de plus en

plus forte entre les fous et les gens «normaux» qui les mettaient alors le plus loin d'eux. Rappelons que d'autres auteurs ont au contraire expliqué cette mise à l'écart par le fait qu'avec le développement du processus démocratique et de l'individualisme, la différence entre le fou et l'homme supposé normal tend à s'estomper; celui-ci devenant de plus en plus fragile finit par avoir peur de l'autre à laquelle sa propre fragilité résonne, et l'enferme. Cette partie du livre traite donc de l'asile et de l'aliéné, objet plutôt que sujet.

La troisième partie est celle de la «Rébellion» face au tout asilaire. L'auteur reprend les apports permis par des poètes et des littéraires pour poser la question de la folie d'un point anthropologique. Pour montrer même, à l'instar du travail de Karl Jaspers, le lien entre folie et créativité – le philosophe évoque le peintre Van Gogh et le littérateur August Strindberg. À cette époque de remise en question, explique Coupechoux, les réflexions des spécialistes de la folie, qu'ils soient tenants de l'organiste, de la psychogenèse ou de la sociogenèse, vont permettre d'appréhender la folie comme un sujet. Advient alors une période que l'auteur relate dans une quatrième partie intitulée «Révolution» qui renvoie au processus de désaliénation. Le désaliénisme repose, rappelle-t-il, sur la volonté de mettre le sujet sur le devant de la scène. Difficilement tant il est vrai que les «comportements aliénatoires sont ancrés en nous et s'insinuent à notre insu: il n'est pas simple de considérer Monsieur Untel, schizophrène, comme une personne. Ils montrent aussi combien ces comportements, qui peuvent aller jusqu'au rejet, relèvent d'une longue histoire, combien ils sont enracinés dans notre culture et donc difficiles à combattre». Dans la cinquième et dernière partie, l'auteur en vient à la situation actuelle qu'il analyse, décortique, critique.

De nos jours, on ne parle plus de psychiatrie mais de santé mentale, ce changement favorisant, selon l'auteur, la création d'un individu de marché, adaptable et sans prise réel sur les choses. L'évolution décrite suivrait la ligne suivante: avec l'asile on enferme; ensuite, vient un temps où l'on permet aux personnes d'exister à l'extérieur; enfin, on en vient à la période actuelle caractérisée par la notion de santé mentale, où l'on gère des populations. Une société de contrôle en somme. En même temps, explique l'auteur, on abandonne le soin. «Notre monde considère désormais l'individu comme une pure ressource humaine, et pas seulement au sein de l'entreprise, mais dans la société tout entière, sa valeur étant graduée [...]». Il reprend la remarque d'une ministre française qui s'exprimait ainsi: «Un habitant sur quatre souffre de troubles mentaux. Que se passe-t-il si nous mettons entre parenthèses un quart de notre potentiel de ressources humaines? Nous nous disqualifions totalement de la compétition économique.» N'est-ce pas ainsi l'être humain qui tout simplement disparaît?, questionne P. Coupechoux pour qui l'économie de la folie renvoie à une question éminemment politique.









# Revue Economique et Sociale

70 ANS D'ACTUALITÉ RÉFLÉCHIE.

*Des idées novatrices, des points de vue rigoureux, des auteurs engagés.*

Souscrivez à un abonnement à la RES: parution trimestrielle ininterrompue depuis 1943.

Plus d'info sur [www.revue-res.ch](http://www.revue-res.ch)

Je m'abonne à la Revue économique et sociale  
pour l'année 2016

Abonné Suisse > CHF 85.-

Abonné Europe > CHF 95.-

Compte CCP: 10-7100-0

UBS 243-449805-40 swift UBSWCHZH10A

IBAN ch40\_0024\_3243\_4498\_0540k

Société d'études économiques et sociales

L'Internef - UNIL / 1015 Lausanne

tél 021 691 53 27 / fax 021 692 33 85

e-mail [infosees@unil.ch](mailto:infosees@unil.ch)

Nom .....

.....

Titre .....

Organisation.....

.....

Adresse .....

.....

Date .....

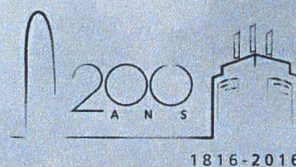
Signature .....



SOZARCH (Zürich)



EM000008318982



La discipline crée la stabilité.

La pratique suisse du lancer de la pierre  
requiert confiance et équilibre.  
Des qualités que nous exerçons en tout temps.

